L'Intériorité dans la peinture (Pierre Soulages, Anne-Camille Charliat)

Anne Meriglier

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/critiquedart/61802>

DOI : 10.4000/critiquedart.61802

ISSN : 2265-9404

Éditeur

Groupement d'intérêt scientifique (GIS) Archives de la critique d'art

Référence électronique

Anne Meriglier, « *L'Intériorité dans la peinture* (Pierre Soulages, Anne-Camille Charliat) », *Critique d'art* [En ligne], Toutes les notes de lecture en ligne, mis en ligne le 04 juin 2021, consulté le 25 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/critiquedart/61802> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/critiquedart.61802>

Ce document a été généré automatiquement le 25 septembre 2020.

EN

L'Intériorité dans la peinture (Pierre Soulages, Anne-Camille Charliat)

Anne Meriglier

- 1 A l'occasion du centenaire de la naissance de Pierre Soulages, Anne-Camille Charliat, docteure en philosophie et spécialiste de l'histoire de la lumière en peinture, revient sur les traces de l'enchantement fondateur de son choix de vie ultérieur, un bouleversement vécu à l'adolescence à l'abbatiale de Conques, en partant à la rencontre du passeur de cet enchantement, le peintre Pierre Soulages. Ce qu'elle désigne comme expérience de la lumière a décidé alors, obscurément, de sa quête intellectuelle à venir : en cette fulgurance vécue, elle a su qu'elle était à la source de l'art, et que l'art – comme Soulages adolescent se l'est dit lui-même ! – est la chose la plus importante de la vie. Ce qui se décrit là, et va se développer dans ce bref livre d'entretiens entre l'autrice et le peintre, est l'antériorité de l'expérience de la lumière – mystique – sur l'expérience du Beau – esthétique.
- 2 Une différenciation première entre une « peinture de l'intériorité », qui caractériserait davantage les peintres abstraits comme Mark Rothko, où l'état d'âme de l'artiste produit l'œuvre, et ce qu'il définit pour lui-même comme « l'intériorité dans la peinture », où la disponibilité de l'artiste à laisser venir *l'intériorité de l'autre*, celui qui regarde, produit l'œuvre, donne son titre à l'ouvrage. Le dialogue s'engage sous les auspices souterrains de Friedrich Nietzsche, à mon sens compagnon d'une pensée qui se déploie à deux, insus ou tenus en respect pour lui – l'on sent sa réticence de peintre devant l'empire du sens – et clairs pour elle. Elle engage cette phrase du « Zarathoustra », majeure pour dévoiler la *mystique* du peintre, ce qui m'apparaît comme un fil rouge possible, que cet entretien révèle dès les propos liminaires : « Le monde est profond : et plus profond que jamais le jour ne l'a pensé. ». « La lumière est mon instrument et ma matière » (p. 42) – à propos des « Outrenoirs », car l'ai-je dit, cet entretien est une tentative de dépliement, sans en endommager le sacré, païen, du travail du « noir lumière » (p. 45) de Pierre Soulages. « Noir lumière », première tentative de nommer ce qui a lieu, en 1979 : un ratage, car tout ce noir était l'échec

d'une nuit à peindre – perdue, croyait-il, sauf au petit matin, après avoir dormi, et sous le regard de son indéfectible épouse, qui voit.

- 3 De cette phrase germinale, celle d'un *alter* possible du peintre (Nietzsche), plusieurs chemins s'ensuivent : celui de la clarté qui n'est pas la lumière (retour aux vitraux de l'ancre abbatiale) ; celui de la couleur, de toutes les couleurs issues du ventre de la lumière, qui ramènent trop vers la surface du monde, « au niveau de la sensation » – donc aimer à l'infini les couleurs, mais ne point leur faire confiance pour ce retour à l'amont de l'être qui l'anime – à l'outrenoir faire confiance, vers cet outre (mer, tombe, Occident...) qui est peut-être un nom de l'ouvert. Celui du trinitaire de l'art, car il y faut « celui qui regarde et qui aime » (p. 26), en qui se noue, se provoque même, l'Œuvre – l'artiste, et « la chose matérielle » (p. 46). C'est à ce point que s'éclaire le rapport, unique dans l'histoire de la peinture à l'intériorité chez Pierre Soulages. Le noir agissant comme un révélateur de l'intériorité de l'autre, le seul qui vaille dans cette mystique apophasique, pas un égo, pas un Soi, mais celui qu'on est, celui qu'on n'est pas « et aussi celui qu'il ne se savait pas être » (p. 27). Est-ce parce que, celle qui cherche aussi, dans cet entretien qu'elle suscite, à se figurer son mystère, ce coup de foudre en l'abbatiale de Conques, est philosophe ? Il faut lire ce court et beau dialogue, qui dans sa radicalité soulève les principales questions de la création, de la Création, du dieu niché dans l'obscur dont surgit ce que l'on croit voir et tient pour certain, de la peinture comme geste originaire d'une humanité de désir, de la peinture qui ne serait pas une écriture – et pourtant sait-il le peintre comme sa conversion à l'outrenoir longe l'impossible à dire à quoi s'éreinte le poète ? – des mots trop bêtes pour attraper ce que ces « abstraits samouraïs aux paupières laquées de nuit battant au moindre bougement de la Blonde arborent [de] paix implacable »¹, d'une Science pourchasseuse de lumière aussi, jusque dans l'œuvre, mais qui passe à côté, logée à la même enseigne que la langue – car ce qu'il charrie ce passeur du Styx, avec ces outrenoirs, est antébabélien. L'intériorité chez Soulages ne se décrète pas, elle ex-siste « ce-faisant » (p. 25) dans l'acte de peindre autant que dans l'acte de voir. En cela, elle est fondamentalement une expérience mystique, ce que tend à nous montrer, au loin, l'autrice. C'est de puissance qu'il s'agit, de ce rapt sauvage d'avant l'orgueil de la signifiante, dont le « maître du noir » a fouillé les traces aux parois des grottes préhistoriques. Baignés de cette « lumière-matière » (p. 17) nous dit-elle, « nous ne sommes plus simplement dans le monde : nous sommes *au monde*. (p. 14).

NOTES

1. Dattas, Lydie. *La Blonde : les icônes barbares de Pierre Soulages* (2014), fragments poétiques de toute beauté, qui ne laissent pas de démentir l'échec du langage supputé par Pierre Soulages, à condition que celui-ci soit poématique.